

Josep Lluís Mateo Dieste, *Remembering the Tatas. Domestic Women and Slavery in Tetouan (19th- 20th centuries)*, Leyde, Brill, 2023, 460 p.

Benjamin Badier

Mise en ligne : janvier 2026

DOI : <https://doi.org/10.51185/journals/rhca.2025.cr03>

R*emembering the Tatas* est la traduction anglaise, légèrement remaniée, d'un ouvrage initialement paru en espagnol en 2021¹. Josep Lluís Mateo Dieste est professeur au sein du département d'anthropologie sociale et culturelle de l'Université autonome de Barcelone. Ses recherches portent sur les relations entre l'Espagne et le Maroc et sur l'anthropologie sociale et religieuse du Nord du Maroc à l'époque contemporaine, notamment durant la colonisation. Le livre prend pour sujet les « *Tatas* », des femmes, le plus souvent noires, le plus souvent de condition servile, qui ont été au service des grandes familles de Tétouan jusque tard dans le XX^e siècle, notamment chargées d'en élever les enfants. L'étude est plus ambitieuse que ne le laisse penser son titre : tout au long des 414 pages, l'auteur alterne entre le cas précis des *Tatas* et l'ensemble de la domesticité au service de ces familles, esclaves, libres ou affranchis. Ce faisant, Josep Lluís Mateo Dieste s'inscrit dans une historiographie dynamique sur la question de l'esclavage en Islam² et au Maroc³, ce qui ne l'empêche pas d'être original à plus d'un titre.

Tout d'abord, parce qu'il s'intéresse à Tétouan, ville du Nord du Maroc située dans la zone espagnole du protectorat durant la période coloniale (1912-1956). Cet espace, principalement étudié par les historiens marocains et espagnols du fait d'une segmentation thématique et archivistique de la recherche héritée de la colonisation, est un parent pauvre des études francophones et anglophones sur le pays. De plus, l'étude porte tout autant sur les femmes esclaves que sur les familles marocaines qu'elles servent, très souvent d'origine andalouse et résidant dans la médina. Le livre ausculte les multiples liens quotidiens, sentimentaux, sexuels et symboliques qui les relient, étudiant chaque maisonnée comme un tout. L'originalité de cette contribution tient aussi à sa chronologie, de la fin du XIX^e siècle aux années 1950, même si elle se prolonge jusqu'à nos jours à travers l'enjeu mémoriel. La colonisation n'est donc pas au centre de l'attention. Les archives espagnoles, mobilisées avant tout dans les premiers chapitres pour poser un cadre, révèlent, comme pour la zone française du protectorat, une gêne et un « double langage » des autorités coloniales sur le sujet. Ces dernières préfèrent fermer les yeux sur ce phénomène jugé indispensable aux grandes familles marocaines, dont la coopération est l'un des piliers du système protectoral. Si la

¹ Josep Lluís Mateo Dieste (2021), *Recordando a las tatas. Mujeres domésticas y esclavitud en Tetuán (siglos XIX-XX)*, Grenade, Editorial Comares. La traduction semble avoir été réalisée par l'auteur lui-même, avec l'aide de l'éditeur.

² Pour une synthèse sur le sujet : M'hamed Oualdi (2024), *L'esclavage dans les mondes musulmans : des premières traites aux traumatismes*, Paris, Éditions Amsterdam.

³ Mohammed Ennaji (1994), *Soldats, domestiques et concubines : l'esclavage au Maroc au XIX^e siècle*, Paris, Balland-Le Nadir ; Chouki El Hamel (2012), *Black Morocco : A History of Slavery, Race, and Islam*, Cambridge, Cambridge University Press ; R. David Goodman (2012), « Demystifying "Islamic Slavery": Using Legal Practices to Reconstruct the End of Slavery in Fes, Morocco », *History in Africa*, 39, pp. 143-174 ; Jocelyne Dakhlia (2024), *Harems et sultans ; genre et despotisme au Maroc et ailleurs, XIV^e-XX^e siècles*, Toulouse, Anacharsis.



traite a été interdite au début des années 1920, tout en se poursuivant clandestinement, l'esclavage lui-même n'a jamais officiellement été aboli au Maroc. L'ouvrage commence au moment où les routes d'approvisionnement en esclaves se recomposent, avec un recentrement sur l'arrière-pays marocain. Il se poursuit avec l'effacement progressif de l'esclavage au sein de la haute société marocaine, dont l'auteur reconnaît que la chronologie, à partir des années 1920, reste très floue.

Enfin, la méthode choisie pour faire sortir les *Tatas* de l'oubli, selon le projet annoncé par l'auteur, est également originale. Si les archives coloniales sont mobilisées, telles des archives notariales en arabe notamment conservées à la bibliothèque Muhammad Daoud de Tétouan, Josep Lluís Mateo Dieste opte avant tout pour une histoire orale. Au cours d'une enquête menée entre 2012 et 2019, restituée sous forme de fréquentes réflexions ethnographiques, l'historien et anthropologue a réalisé cinquante entretiens (principalement en espagnol), avec quarante hommes et dix femmes de plus de soixante ans. Ces entretiens sont abondamment cités dans la démonstration. Il n'a rencontré aucune *Tata*, car leurs dernières représentantes ont disparu, et reconnaît n'avoir trouvé aucune source écrite de leur main, mais a interrogé celles et ceux qui les ont côtoyées ou ont été élevés par elles. Leur voix n'est donc audible qu'à travers le souvenir de tiers, issus des grandes familles qu'elles servaient. D'où le titre choisi pour l'ouvrage, et la centralité du thème mémoriel en son sein : il s'agit autant de reconstituer l'existence servile de ces femmes que d'étudier le lien mémoriel entre elles et leurs maîtres.

Après une longue introduction, l'ouvrage est divisé en huit chapitres thématiques. Les trois premiers servent à poser le cadre général historique et historiographique de l'esclavage dans l'Empire chérifien (chapitre 1), puis de la place de l'esclavage dans le nord du Maroc et dans la structure sociale tétouanaise (chapitre 2), avant de faire un pas de côté pour un chapitre original (3) sur le palais du *khalifa*, à savoir le dynaste alaouite qui représentait le sultan dans la zone nord durant le double protectorat. L'auteur insiste sur le fait que la cour khalifienne fondée après 1912 était une copie de la cour du sultan, dont il était le rival dynastique, et reproduisait le fonctionnement de sa domesticité, y compris servile. Les chapitres suivants traitent plus directement du sujet annoncé dans le titre, en revenant tout d'abord sur les origines multiples et sur la vie quotidienne des femmes esclaves à Tétouan (chapitre 4), sur leur place au sein des familles, à travers les questions du concubinage, de l'exploitation sexuelle, de la maternité et du mariage (chapitre 5), et sur les fonctions sociales et symboliques de certaines esclaves dans la haute société tétouanaise (chapitre 7). Le chapitre 6 (qui aurait pu être placé en septième ou huitième position) traite quant à lui du souvenir que les *Tatas* ont laissé dans les mémoires individuelles et la mémoire collective⁴, à travers les témoignages, les proverbes ou les chansons, tandis que le dernier chapitre (8) revient sur les sorties d'esclavage à l'échelle individuelle (affranchissements, décès), mais aussi sur l'effacement progressif de cette réalité sociale. La démonstration s'accompagne d'un glossaire, d'une longue bibliographie et d'un index nominatif et thématique.

Parmi les faits les plus marquants relevés par cette étude figure la diversité de ces « *khdam* » (femmes domestiques/serviles, selon le mot le plus employé dans les entretiens), diversité d'abord juridique, car certaines sont libres, parfois avec une ascendance servile, quand d'autres sont affranchies ou esclaves. Il est souvent difficile de les distinguer, tant leur condition quotidienne diffère peu. L'auteur, en se centrant sur les grandes familles marocaines, laisse toutefois de côté d'autres formes de domesticité durant la période coloniale, en particulier le cas de marocains et marocaines au service d'espagnols ; il ne s'interroge donc pas sur la façon dont cette domesticité coloniale a pu, ou non, contribuer à faire évoluer la situation des esclaves au service des grandes familles. D'une manière générale, la focalisation sur l'intérieur des grandes demeures tétouanaises conduit à une mise à l'écart du contexte colonial, même si cela n'altère pas la grande qualité de l'ensemble de l'étude.

Au sein d'un même foyer cohabitent des domestiques avec des origines et des fonctions variées (ménage, cuisine, enfants, relations sexuelles), selon une division du travail qui prend en compte le statut, l'âge, le rapport aux maîtres et maîtresses et les compétences ou spécialisations, parfois associées à leurs origines. Celles-ci correspondent à trois régions principales, ainsi que cela a depuis longtemps été signalé par l'historiographie : l'Orient, avec le cas des « Circassiennes », l'Afrique de l'Ouest subsaharienne, et l'arrière-pays marocain, en particulier le Souss. Josep Lluís Mateo Dieste identifie une quatrième origine dans le cas de Tétouan, avec la région des Jebala dans le Rif occidental. Selon l'hypothèse de l'auteur, des communautés noires s'y sont installées au XIX^e

⁴ Ce thème est l'objet d'un article du même auteur : Josep Lluís Mateo Dieste (2020), « Remembering the *Tatas*: an Oral History of the Tetouan Elite about their Female Domestic Slaves », *Middle Eastern Studies*, 56(3), pp. 438-452.

siècle dans le sillage de la « garde noire » du sultan, armée servile fondée au XVII^e siècle par le souverain Moulay Ismaïl. Alors que les routes extra-marocaines ont été coupées avec la colonisation, la traite s'est poursuivie jusque tard dans le XX^e siècle au Maroc même, y compris dans le Nord, notamment grâce à l'activité commerciale de certaines grandes familles. Les *Tatas* ont pu raconter aux enfants dont elles avaient la charge, bien plus tard interrogés par l'historien, comment elles ont été enlevées à un jeune âge, voire vendues par leur famille au début du siècle. La question des représentations raciales associées aux *Tatas* et aux autres esclaves noires parcourt l'ouvrage. Ainsi que l'historiographie a déjà pu le montrer, personnes noires et esclaves sont deux groupes irréductibles dans le cas marocain, à la fois parce qu'il existe des esclaves et des domestiques qui n'ont pas la peau noire, mais aussi parce qu'il existe des personnes noires libres. Toutefois, l'historien a pu constater au cours de son enquête orale, et en analysant proverbes, chansons et blagues locales, combien une peau foncée peut, encore aujourd'hui, être considérée comme un défaut dans l'opinion tétouanaise, en particulier lorsqu'elle est associée à une ascendance servile.

Si la tension mémorielle entre le passé et le présent est au cœur du sixième chapitre, elle infuse en vérité tout l'ouvrage. Elle pose aussi un certain nombre de difficultés, que l'auteur affronte en reconnaissant ne pas toujours être en mesure de les résoudre. La première, et non des moindres, est le paradoxe de vouloir reconstruire l'existence de ces femmes esclaves en ayant comme source principale le témoignage des (anciens) maîtres. Les témoins sont de plus des femmes et des hommes âgés qui se remémorent leur enfance ; le « *remembering* » implique donc un inévitable « *forgetting* ». Enfin, une autre difficulté liée à l'éloignement temporel est le remplacement des mémoires individuelles par une mémoire collective. Du fait d'une réprobation désormais généralisée des pratiques esclavagistes, la principale manifestation de cette mémoire collective est un « récit dominant adoucissant l'esclavage » (« *dominant perspective of a sweetened slavery* », p. 287) : l'esclavage marocain (ou « islamique » en général) n'aurait pas été si terrible pour ces femmes et ces hommes, en tout cas bien moins que celui pratiqué par les Européens dans les plantations. Cette relativisation, qui rejoint par ailleurs un important débat historiographique, est le revers d'une gêne palpable dans tous les entretiens.

Le chercheur doit donc creuser au travers des couches mémorielles, afin de contourner les pièges du souvenir, pour espérer reconstituer l'existence des *Tatas*. La multiplication des entretiens et l'identification de motifs récurrents aident à y parvenir, de même que l'exploitation des sentiments, et notamment de la nostalgie. Parfois, certains souvenirs collectifs sont contredits par d'autres sources, comme le motif selon lequel les *Tatas* auraient été bien habillées, presque comme leurs maîtresses, donc bien traitées, alors que toutes les photographies disponibles laissent éclater les différences sociales. À ce titre, il faut souligner la richesse des nombreuses illustrations qui accompagnent le texte et qui, grâce aux fonds familiaux collectés par l'historien, redonnent un visage aux *Tatas*.

La question de leur exploitation sexuelle est bien entendu centrale, car considérée comme une fonction souvent inhérente à leur condition. Elle prend la forme de relations sexuelles imposées (avec le maître, avec ses fils dans un rôle d'initiation à la sexualité) pouvant conduire à des situations dramatiques (grossesses non reconnues, avortements), d'un concubinage plus ou moins formel, voire de rares mariages qui sortent ces femmes de leur statut d'esclave. En témoigne l'impressionnante analyse de 88 généalogies tétouanaises depuis la fin du XIX^e siècle. Dans 20 cas, en particulier dans les familles de très haut rang, l'auteur identifie au moins une épouse ayant précédemment été esclave et ayant donné à son maître une descendance reconnue. Si les mariages, ou l'attribution du titre d'« *umm al-walad* » (mère de l'enfant) valent affranchissement, ils ne concernent qu'une infime fraction de ces femmes. La question du lien sexuel, quelle que soit sa forme, permet de comprendre que ces femmes ne sont pas de simples domestiques, mais doivent être étudiées en prenant en compte l'ensemble de la maisonnée.

Les femmes esclaves sont aussi des signes de distinction essentiels au prestige des grandes familles, ce qui est leur troisième fonction majeure après le travail domestique et l'exploitation sexuelle. Les esclaves et la domesticité en général forment un groupe subalterne, mais jouent un rôle essentiel dans le prestige du groupe dominant. Les esclaves peuvent par exemple être des cadeaux de mariage, et ainsi lier deux familles entre elles. Le chapitre 7, l'un des plus originaux, montre cependant que leur possession incarne davantage qu'un signe de richesse. Certaines esclaves seraient des relais de la *baraka* divine et sont à ce titre recherchées pour des cérémonies précises, comme les mariages, tandis que des relations sexuelles avec une esclave noire sont considérées comme ayant des effets guérisseurs. Ces dons qui leur sont reconnus peuvent alors être le support d'une certaine agentivité (*agency*) féminine et servile. L'auteur insiste de plus sur le rôle des femmes esclaves dans la réputation de la gastronomie

tétouanaise, ce qui ne va pas sans paradoxe : ce sont des femmes esclaves, qui plus est non-originares de la ville, qui contribuent à la réputation de raffinement des grandes familles de Tétouan.

Ce qui se dessine en filigrane est une interdépendance entre les esclaves et leurs maîtres : les premières vivent dans une dépendance quasi absolue, mais sont indispensables aux seconds. Ce constat permet de faire un pas de côté par rapport à l'idée d'un esclavage qui aurait été « plus doux » en Islam, à la fois débat historiographique et motif central de la mémoire sur les *Tatas*. L'institution servile ne s'appuie pas uniquement sur une domination juridique, violente et coercitive, mais aussi sur des liens interpersonnels, quotidiens et symboliques, sans lesquels il n'est pas possible de comprendre la résignation des esclaves face à leur condition. L'affranchissement par exemple, pratique juridique (notamment à la mort du maître principal, mais aussi lorsque l'esclave devient mère d'un enfant reconnu), ne se traduit pas toujours dans les faits : la plupart des *Tatas* affranchies continuaient de vivre au service de la famille du maître jusqu'à leur mort ; cela contribue une fois encore à brouiller la frontière entre les différentes catégories de domestiques. Par ailleurs, cette interdépendance permet de comprendre, même si l'auteur ne l'explique pas, que l'étroite intégration des esclaves au système familial est l'une des raisons majeures de la pérennisation de l'esclavage, à Tétouan comme ailleurs au Maroc, y compris durant la période coloniale. Le lecteur comprend alors que l'effacement progressif de la condition servile tient davantage à la transformation sociale des grandes familles marocaines après les années 1950 (déménagement hors des médinas, assouplissement de l'endogamie...) qu'à une logique abolitionniste. Ces transformations ont progressivement défait les liens entre maîtres et esclaves, ne laissant que les nœuds mémoriels.

Benjamin Badier
Paris 1 Panthéon-Sorbonne (France)

Bibliographie

- DAKHLIA Jocelyne (2024), *Harems et sultans : genre et despotisme au Maroc et ailleurs, XIV^e-XX^e siècles*, Toulouse, Anacharsis.
- DIESTE Josep Lluís Mateo Dieste (2021), *Recordando a las tatas. Mujeres domésticas y esclavitud en Tetuán (siglos XIX-XX)*, Grenade, Editorial Comares.
- DIESTE Josep Lluís Mateo Dieste (2020), « Remembering the Tatas : an Oral History of the Tetouan Elite about their Female Domestic Slaves », *Middle Eastern Studies*, 56 (3), pp. 438-452.
- ENNAJI Mohammed (1994), *Soldats, domestiques et concubines : l'esclavage au Maroc au XIX^e siècle*, Paris, Balland-Le Nadir.
- GOODMAN R. David (2012), « Demystifying "Islamic Slavery" : Using Legal Practices to Reconstruct the End of Slavery in Fes, Morocco », *History in Africa*, 39, pp. 143-174.
- EL HAMEL Chouki (2012), *Black Morocco : A History of Slavery, Race, and Islam*, Cambridge, Cambridge University Press.
- OUALDI M'hamed (2024), *L'esclavage dans les mondes musulmans : des premières traites aux traumatismes*, Paris, Éditions Amsterdam.